

Le petit berger qui a vaincu les géants du béton¹

David gagne encore contre Goliath. Et cette fois-ci il prend le nom d'un berger sarde : Ovidio Marras, de Tuerredda dans la province de Cagliari.

Ovidio Marras a 85 ans et il est berger. Maigre², les traits marqués, la peau durcie par le soleil et le travail. Il porte un uniforme de soldat : chemise à carreaux, béret vert sur la tête, pantalon de grosse toile³. Depuis 82 ans il vit ici, autrefois avec toute sa famille, puis avec son frère paralysé et maintenant avec seulement ses bêtes et sa sœur Giovanna, dans une minuscule maisonnette à quelques mètres de Tuerredda, la plage de Teulada, en Sardaigne, considérée par le *National Geographic* comme l'une des plus belles au monde. Si belle qu'elle a attiré l'attention, non seulement des touristes du monde entier mais aussi des grands groupes immobiliers, qui au fil des ans ont commencé à construire absolument partout : béton sur béton.

Ainsi, jour après jour, Ovidio a vu sa petite maison, un *furriadroxius* comme on appelait les anciennes habitations agricoles monofamiliales sardes, se faire encercler. Les semaines passant, elle a semblé se faire de plus en plus petite, à l'ombre des grands immeubles neufs. Mais lui a résisté, en continuant à faire son travail comme le lui ont enseigné ses parents, un peu berger et un peu paysan. Et il a dit non à l'argent (tant d'argent) que le colosse qui bâtissait tout autour lui offrait pour partir, débarrasser ses affaires et laisser la place aux nouvelles constructions plus modernes. Il a refusé et a continué sa vie, dans une cohabitation difficile, et souvent douloureuse aussi. « Ils ont tué mon chien », raconte-t-il dans un dialecte sarde difficilement compréhensible pour qui n'est pas de l'île, « parce que dès qu'il les voyait descendre sur la plage il les poursuivait et leur aboyait après. Et un jour ils me l'ont tué ». Mais même cette fois-là Ovidio n'a pas plié. Il a continué à supporter. Et puis, il y a six ans, le énième nouvel hôtel a envahi la route de campagne près de chez lui. Ce jour-là il a dit ça suffit. Et c'est ainsi que lui, un petit homme de 85 ans, a intenté un procès à la Sitas, le groupe immobilier qui a bâti 140 000 mètres cubes sur 700 hectares de côte avec des industriels du calibre de Caltagirone, Mercegaglia, Benetton, Toti, Toffano, et au groupe Monte dei Paschi di Siena. Lui qui n'est allé à l'école que jusqu'au CM1, qui écrit et lit avec difficulté, le dos désormais mal en point qui lui permet seulement de prendre soin de ses champs. Mais avec en tête une idée bien claire : « La route, elle était là avant qu'ils arrivent, avant qu'ils naissent eux et leurs pères », explique-t-il, « mais ils sont arrivés pleins d'arrogance et ils ont dévié la route, ils ont tout détruit. Moi je me souviens encore quand il y avait les oliviers ici, et maintenant ils n'y en a plus. Pourquoi ils ont contruit aussi sur la route qui mène à ma maison ? Ils l'ont fait exprès, ils se seront dit "on encercle la maison,

¹ littéralement : « ciment ».

² ou « le corps émacié »

³ *Fustagna* (ou *fustagno*) = futaine. Ce mot n'étant pas très courant en français, on peut traduire par « de grosse toile ».

comme ça il sera obligé de s'en aller". Ils pensent peut-être que les autres sont des idiots comme ils les aiment ».

Et c'est ainsi qu'il a engagé un avocat de renom et entamé sa bataille, sans crainte envers ces gros riches puissants et pleins de sous. « Je n'ai pas peur d'eux », confirme Ovidio, « je n'ai peur de personne. Parce que c'est eux qui sont contre moi, pas moi contre eux ». Il a combattu et, au bout de six ans, il a gagné, contraignant le groupe immobilier à démolir l'hôtel de dix étages, deux portails et d'autres bâtiments contruits sur sa route. « J'ai raison et c'est pour ça que forcément je devais gagner, même si eux ils ont tant d'argent », répète le berger paysan. Dans son camp se sont rangées les organisations environnementales comme « Italia Nostra », qui ont dénoncé l'invasion du béton dans un lieu préservé et le manque de respect pour les cours d'eau et les autres beautés naturelles qui sur le papier, au contraire, devaient être protégées. C'est vrai, certains habitants de cette partie très pauvre de l'île ont critiqué son intransigeance, avec l'espoir de voir, dans la réalisation des projets touristiques, un nouvel avenir pour les jeunes du coin. Et les institutions elles-mêmes lui ont donné tort, comme la mairie de Teulada et la Région Sardaigne, qui avaient au contraire officiellement autorisé l'opération. Ce qui est sûr c'est que l'humble Ovidio est plus heureux maintenant, il a lutté et il a défendu sa terre, son petit paradis, où il est né et a grandi, où il a travaillé et a vieilli sans regrets : « Je ne suis pas quelqu'un qui rêve de vivre dans un endroit luxueux. Je ne sais même pas où est la Costa Smeralda⁴. Moi je veux continuer à vivre sur cette terre, je veux qu'ils la laissent telle qu'on la connue ».

⁴ Ou « Côte d'Emeraude ». Cependant, comme l'appellation « Côte d'Emeraude » est aussi utilisée en français pour désigner une portion de la côte bretonne autour de Saint-Malo, on garde souvent le nom italien « Costa Smeralda » pour parler de cette zone côtière au nord-est de la Sardaigne.